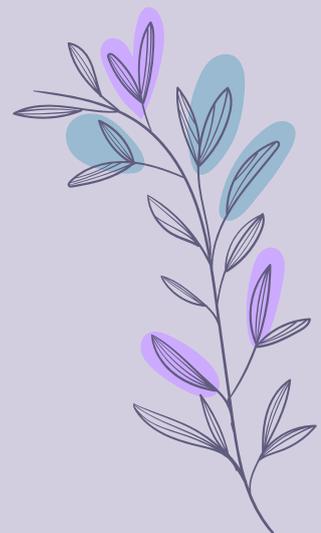




BENJAMIN FILDIER

L'ACIDIFICATION DES OCÉANS et l'augmentation des températures entraîne le blanchissement des coraux. Elle perturbe la symbiose entre des milliers d'espèces. Ces écosystèmes deviennent plus vulnérables aux vagues de chaleurs marines et aux tempêtes côtières qui s'intensifient, et la biodiversité diminue. Les populations locales doivent s'adapter aux conséquences sur le secteur de la pêche, en parallèle des sécheresses et incendies qui consomment leurs terres.





26 MAI 2055, ABBOTT POINT, QUEENSLAND (NOAH, 49 ANS).

Ouverture

Cela faisait cinq jours déjà que nous étions passés par Sydney, une vingtaine depuis notre départ de Melbourne. Nous avions rejoint la côte après un détour dans l'Outback puis remonté jusqu'à Abbott Point. C'était presque un pèlerinage moderne, du moins tel qu'on pouvait le concevoir au milieu du XXI^e siècle entre un père et sa fille partis chercher ensemble des choses différentes à l'autre bout du pays. Le détour par ces terres de l'arrière-pays, nouvellement arides, c'était surtout pour moi, pour voir ce qu'étaient devenus certains villages et territoires aborigènes pour lesquels je m'étais battu pendant des années, et pour voir à quoi ressemblaient maintenant ces parcelles autrefois forestières, ravagées depuis par les incendies. Le trajet le long de la Gold Coast, c'était pour Coralie, 14 ans, assise à côté de moi sur le siège passager, qui n'avait encore jamais mis les pieds au Queensland. Les villes étaient restées modestes sur la côte malgré le grossissement de la mégalopole de Brisbane ces vingt dernières années ; l'urbanisation restait suffisamment concentrée et rendait encore accessible la beauté des paysages côtiers du Nord-Est de l'Australie. Et notre destination, Cedar Bay, tout au Nord, c'était pour nous deux à la fois : pour lui faire rencontrer la région de ses ancêtres, cette côte où j'avais grandi ; et, de mon côté, pour guérir un bonne fois pour toutes, en rappelant à mes yeux les images et à mon corps les sensations de mes eaux d'autrefois.

– Regarde, Pap... le nuage, là !... On dirait une grosse méduse.

Je souris du clin d'œil en silence (la grosse Méduse, quand elle était petite, c'était moi, pour mon côté lent et pataud). Nous étions partis dans le même état d'esprit, à la fois excités et impatients ; mais à l'approche de l'équateur nos attitudes changeaient. Fatiguée par la route mais toujours malicieuse, avide de mes histoires pour en apprendre sur son pays, elle retenait tout sans que j'aie besoin de me répéter et je la voyais grandir à vue d'œil. Toujours plus vive, et moi, plus renfermé. Enfin, pas renfermé, absent plutôt, mais un peu plus que d'habitude. La torpeur, l'inquiétude, celle de replonger dans mon passé, de revoir les lieux fascinants de mon enfance et de mon accident et la peur absurde qu'ils ne m'engloutissent une bonne fois



pour toutes. Nous étions partis tôt ce matin, et on s'arrêta un peu sur la plage pour s'aérer l'esprit avant la visite du musée.

- Okay, Pa ! Je vais me baigner. Tu veux venir ?
- Désolé Lilie, c'est trop difficile pour moi si près des récifs, tu sais bien...
- Oui, pardon... Bon, on va dire qu'on a encore oublié ta bouée ! lança-t-elle pour me taquiner encore un peu. Tu m'attends bien sage et tu ne dis pas trop bonjour aux inconnus...

Elle me fit éclater de rire, encore. À écarter les problèmes d'un revers de la main, sans s'en rendre compte, chaque fois, elle me ramène au réel. Lorsque mes pensées s'engluaient dans des souvenirs un peu brumeux, elle dissipait l'angoisse du vieux fantôme de mon accident, me réinsufflait de l'énergie quand mon esprit s'épuisait en solitaire à vouloir reconstituer mon passé flou, en rebondissant sur mes flashes, ces images courtes qui m'assaillaient par saccades.

- Fais attention quand même, il y a du courant.
- ... j'y vais en courant !

La plage s'étendait sur des centaines de mètres, avec des vagues paisibles et régulières qui attiraient les surfeurs, comme avant. Il y a des choses comme ça, qui reviennent encore et encore : comme ces mouettes qui zigzaguaient sur la plage en courant pour fuir les déferlantes mais qui, chaque fois, se rapprochaient de l'eau au reflux. Ça, je m'en souviens. Va savoir pourquoi !

Je regardai au loin. Les structures du pont se détachaient sur le ciel bleu comme un long serpent métallique. L'immense squelette d'acier, figé dans les eaux claires depuis un siècle, régnait en surface comme témoin de la noirceur industrielle d'autrefois, de la couleur du charbon et des transporteurs pour lequel il s'était érigé, et de l'avidité des hommes qui l'avaient construit. J'avais suivi, au loin depuis notre petite vie familiale à Melbourne, la lente évolution des activités du port d'Abbott Point. Son extension en avait lentement transformé l'usage, pour l'aérospatiale puis pour des activités de défense. Puis, il y a une quinzaine d'années, le gouvernement avait finalement décidé de largement réduire les activités minières du Queensland. Un institut de recherche industrielle et



océanographique s’y était installé, accueillant aujourd’hui les navettes de tourisme que nous allons bientôt prendre pour parcourir les atolls. Car, en parallèle de ces développements technologiques et à quelques kilomètres seulement du port, Greenpeace, dans ses combats acharnés d’autrefois, avait lutté pour protéger les fonds-marins. Elle était finalement parvenue à acquérir l’un de ces atolls pour le préserver, l’avait abrité des vents et marées et des dérèglements climatiques, l’avait isolé du reste de l’océan et l’avait transformé en musée. Ce pied-de-nez à l’emballage frénétique du port industriel, c’était le Mémorial Corallien d’Abbott Point. Une jeune œuvre d’art d’une beauté pure, le témoin d’un autre âge géologique, le nouvel emblème de la mémoire sous-marine de l’ère préindustrielle : cette petite île trônait comme un phare dans les vestiges de la Grande Barrière de Corail.

Aberrations chromatiques

La houle s’intensifiait et les vagues se cassaient de plus en plus fort sur la coque du bateau. Je remontai la fermeture éclair de ma veste en Gore Tex™. Il faisait chaud pourtant, et mon frisson ne venait pas du vent. Le cognement des vagues réactivait ma confusion et mes étourdissements comme souvent depuis mon accident trente ans plus tôt. Cristallisait dans mon corps cette peur, l’angoisse de me retrouver de front dans l’eau de cette crique que j’avais tant aimée, et qui depuis trente ans me tétanisait dans ses apparitions fugitives, ou à chaque sensation physique trop brutale. J’essayais de ne pas y penser pour me défaire des fausses images, mais c’était plus fort que moi, la mémoire de mon corps s’imaginait déjà, elle recréait ces images distordues par l’impact de l’eau, les couleurs se mélangeaient dans des flashes un peu troubles, de plus en plus fréquents ces derniers jours.

– Pa, ça ressemblera à ce qu’on a vu dans les films ?

– Bien sûr. Enfin... oui, mais on verra les choses en vrai. On pourra les sentir, presque les toucher, alors ça ressemblera mais ce sera toujours différent. L’écran qui nous protège ne sera plus vraiment là (je parlais presque à regret), et on verra les coraux partout autour de nous.

– Ouiii...

Coralie, elle, trépignait d’impatience.



– *Mais je voulais dire : à l'école on dit que les décors végétaux, dans les musées comme dans les films, ce sont soit des créations réinventées par les logiciels, soit des coraux en plastique, des croisements génétiques qui n'ont jamais réellement existé, enfin... qu'il ne faut pas croire à tout ce qu'on voit.*

C'est vrai, les paysages d'aujourd'hui mêlent de plus en plus de vrai et de faux ; après avoir transformé leurs terres, les hommes ont façonné les mers et les cinéastes qui puisent dans les archives réinventent leur propre imaginaire aquatique. Ils mélangent les mondes, métamorphosent les espèces, déforment ces créatures du passé aux traces pourtant nombreuses et méticuleusement documentées, et leur font prendre des formes d'animaux étranges et presque mythologiques. Je n'avais pas voulu revoir d'image sous-marine depuis l'accident, les flashes de panique m'assommant à chaque fois, et je ne savais pas quoi lui répondre.

– *Je crois qu'on peut leur faire confiance.*

Mais c'était si loin désormais, je ne savais plus bien ce que j'étais venu voir. Mes flashes sont-ils des souvenirs intermittents mais fiables, ou un pur fantasme aquatique ? Je savais que les plus belles recompositions d'aujourd'hui n'égaleraient pas la pureté de ce que j'avais vu autrefois. Que nul ne pourra jamais retranscrire ce que j'avais pu vivre et observer – ou bien, ce que je crois me souvenir avoir observé ? Je le saurais bientôt. L'image nourrit le fantasme et la peur mais la beauté ne se voit pas en image, elle se vit dans son corps et les yeux dans les eaux. Aujourd'hui, trente ans après, je me rejette à l'eau mais mon angoisse commence à m'engloutir comme une marée montante à mesure que le rivage s'éloigne. Mon esprit s'épuise à imaginer notre traversée sous-marine, mais j'inspire un grand coup et me rassure car au fond je sais – je veux croire – que ce remède sera plus doux et bien plus beau que n'importe quel autre.

12 AVRIL 2017, CEDAR BAY (NOAH, 11 ANS).

Profondeur de champ ∞ Ma mère gronde gentiment mon père, en se forçant un peu, un peu fière malgré tout, un sourire au coin des lèvres :

– *Trente-cinq ?! Tu vas encore passer des nuits en prison...*



Le permis de pêche nous autorise à rapporter dix ormeaux au maximum pour chaque sortie en mer, contre deux pour les Australiens blancs. On le savait, on le comprenait, c'était une denrée de plus en plus rare, l'industrie en exportait sur d'autres continents et le marché noir explosait ; mais chez nous, la pêche était une activité structurante de la famille. Pap avait appris de son père la lenteur de l'approche et la vivacité du geste pour décrocher l'ormeau sans qu'il ne se crispe sur son rocher ; il nous avait appris à les vider, à les battre pour attendrir la chair, à poncer les coquilles rouges pour décorer la maison. La pêche était une pratique culturelle et structurante dans l'identité familiale. Pap y restait fidèle et éprouvait en outre un malin plaisir à flirter avec les règles toujours plus contraignantes de ceux qui ne savaient plus ce qu'était vraiment la nature.

– Il faut bien qu'on nourrisse les garçons... et puis tu sais, ces débats ne nous concernent pas ; nos traditions sont plus importantes...

Blablabla, moi je m'en fiche, les discussions paternelles s'éternisent toujours, et je m'éclipse discrètement pour rejoindre mon terrain de jeu. En quelques secondes à peine, je suis loin du rivage, loin dans mon monde ; deux ou trois grandes inspirations et mes sens me transforment, le monde s'assourdit et s'arrête presque dans le grondement des vagues. Je m'éloigne de la rive les yeux fermés, et derrière mes paupières s'étalent déjà mes forêts, mes villages de couleurs, s'agitent les mille reflets de leurs nuages vivants, de ces troupeaux argent et pourpre qui peuplent mes eaux et mes zoos. Dans ma cour de récré, de rocaïlle et de corail, je joue avec les étoiles, je me faufile sous la houle ; je m'amuse sous leurs airs de poulpes médusés et j'apprivoise la foule de mes mollusques et leurs bancs de poissons qui me suivent par dizaines.

J'avais depuis quelques semaines développé mes techniques. Un plan majestueux de bravoure aquatique, un héroïsme Herculéen ou Neptunien, je ne sais plus, mais à ma mesure ! ça va sans dire. Je ne suis pas le Corsaire de Vermeil pour rien, le Flibustier Fantastique des Fonds-Marins, l'Artisan d'Archipels et d'Arches de Noah. Je dresse et je guide mes apprentis à la survie et à l'esquive vers une dérive durable, je construis leur nouveau monde en leur mimant mes instructions en apnée. 10 secondes, inspire... 10 secondes,



expire... trois brassées et je bloque. Immobile, à deux-trois mètres, j'écoute mon cœur et le silence, le temps glisse sur ma peau. Je recommence. 10 secondes, inspire... 10 secondes, expire... En quelques séries, mes pensées se dissipent. La dissolution est sûre et lente. Ces myriades de poissons et de facettes mobiles, ne pas les chercher, ne pas les suivre, ne pas chercher à les saisir, c'est irrésistible mais inutile car la fuite est immédiate. Quelques cycles de plus, et encore quelques mètres pour contrer le courant et la curiosité s'inverse. Je pivote d'un long geste fluide : les poissons d'argent m'ont pris en filature, poursuite d'une douceur infinie, d'une lenteur absolue, suspendus à mes pieds, je les regarde – j'imité leurs corps droits, juste comme ça, et leur nage en saccade, puis leurs yeux globuleux, et je glousse, je glougloussse ! au bord du fou rire.

– *Noah, reviens ! Il est tard !*

Je suis resté dans l'eau à jouer et à refaire le monde, combien de temps ? Trois ou quatre heures, on ne sait plus trop. J'observais ces méduses qui planaient sur mes villages sous-marins comme si c'était la première fois – ce n'était pas la première fois, ces derniers mois elles étaient là bien plus souvent que d'habitude – mais cette fois-ci, c'est la dernière : l'attaque finale des parachutistes ! Maman m'appelait pour rentrer et il commençait à faire sombre. Moi, je voulais voir la scène jusqu'à la fin ; le débarquement était imminent, la brigade des soldats roses n'en finissait pas de tomber, leur menace planante était croissante dans cet assaut du récif pour l'ultime combat de la Barrière, l'ultime apothéose : je suis prêt ! j'ai bien dressé mes troupes !

Contre-plongée

Je ne suis pas prêt ! Je suis venu pour ça mais je ne suis pas prêt, je suis nerveux, je tremble et je suis prêt à exploser, j'inspire lentement pour essayer de me calmer mais je ne peux que haleter. Je me calme, doucement. Je sens à nouveau l'accident qui se réverbère dans mon corps et j'ai des vertiges. La navette ralentit. Le mât descend et d'épaisses vitres transparentes coulissent hors de la coque, s'élèvent pour nous enfermer dans le cockpit, captifs une bonne fois pour toutes. Le chef de bord nous redonne les consignes pour la descente,



qui semblent naturelles pour le reste des visiteurs, mais qui sonnent pour moi comme une sentence.

– *L’immersion aura lieu dans quelques minutes. Prenez place. À l’affichage du voyant, vous pourrez vous allonger dans vos capsules. Commencez par positionner un bras dans le scaphandre, vos doigts au fond du gant. Puis mettez la tête dans votre casque et serrez la sangle avant d’enfiler l’autre manche.*

Le système d’immersion à bord de la navette sous-marine était basé sur de nouvelles technologies reproduisant une expérience de plongée, sans bouteille d’oxygène, sans s’encombrer d’un attirail de plongée classique, sans limite de temps. Le tout pour une « expérience collective plus simple et plus sûre » en écoutant la visite guidée. En m’installant, ma gorge était serrée, mon dos tendu ; Coralie me pressait l’épaule (« *Ça va aller, ça va aller, Pa* ») ; je m’allongeai et obéis sans réfléchir. Mais comme dans ce roman d’autrefois, prisonnier dans mon scaphandre mon esprit s’agitait impuissant comme un papillon ; je distinguai à nouveau les poutres en métal du pont, au loin, qui prenaient l’allure d’une poterne.

– *Vous pourrez ajuster vos pieds et vos jambes à votre convenance et à tout moment sur les surfaces déformantes ; la température du matériau reproduit celle des courants des profondeurs et le système aqua-massant est conçu pour fournir les sensations d’une séance de plongée réelle, sans préparation nécessaire et sans aucun risque. Respirez normalement, parlez normalement, quand vous voulez.*

L’asphyxie me guettait, je n’entendais que « risque », « sans préparation » – mon cœur battait, déchaîné dans ma combinaison –, « profondeurs » – mes pensées et mes flashes pulsaient –, « respirez normalement » – j’inspirais par saccades et je haletais. Pourquoi ai-je décidé de m’infliger cette agonie ? et pourtant, je continuais.

– *Les oreillettes se fixent de cette façon. Pour ne pas écouter la visite, vous pouvez choisir le mode immersion avec suppression de bruit, tout son produit par la navette sera alors inaudible. Des informations peuvent s’afficher devant vos yeux en activant le système de reconnaissance visuelle au niveau des temps.*



Les veines de mes tempes vibraient et pulsaient mais je n'y touchai pas. Les flashes commençaient à m'étourdir et je suffoque alors que la navette plonge un grand coup.

Flash Sppsshhhhh Fshhhh la vague m'éclate au visage les remous de ce puits sans fond me secouent et sans remords m'essorent comme un torchon je tournoie fwoshhh je me noie huhhhhh tourne sans fin sans finnn ma gorge se sserre et se n(((,)))ue l'eau cou-lissse comme une c(((,r)))de qui me saijt le c(((,u))) ssses ljanes et ssses ssangles lsses m'ens((,r))ent et m'ét((r,ng))lent

~~~~~

Et puis, un calme étrange se prit de moi.

### Surexposition

J'avais rapidement perdu connaissance, heureusement, car j'aurais eu des réactions de survie un peu idiotes et sûrement fatales. Le bateau était passé à quelques mètres, et tout hypnotisé que j'étais, tout innocent du haut de mes 11 ans, je me fis happer dans son sillage, enrouler dans les remous, l'eau s'infiltrant dans mes narines, le sable dans les yeux, ma gorge criant et happant l'air mais n'avalant que de l'eau, toujours de l'eau, de l'eau toujours salée et collante et des algues, et du sable encore, jusqu'à m'assommer une bonne fois pour toutes, que ma tête frappe, râpe et ricoche contre le sable dur. Miraculeusement, j'avais pu échapper à l'hélice, j'avais évité les rochers les plus tranchants et mon corps avait fini par s'en remettre, en apparence : mon épaule démise m'avait rendu inapte pour à peu près tout pendant quelques mois et j'avais juste hérité de petites cicatrices. Pour ma tête, c'était plus difficile. Le choc s'était réverbéré en moi comme une déflagration qui me secoue encore. Il m'avait saisi et résonnait, m'étourdissant encore et encore, dans de violentes migraines, quelques absences et des lenteurs en état de fatigue, qui me surprendront pendant des années à ressurgir sans crier gare.



Ma mère pleura et mon père prit en rage tous les navires de la Terre, maudissant les voiliers, les navires de service et les bateaux de pêche, les chalutiers, les dragueurs, les ligneurs, haïssant tous les hommes blancs qui détruisaient nos forêts et nos mers. Et moi ? je n'en voulais à personne, pas même à moi-même ; peu d'émotions convenaient, après avoir vécu la mort. J'étais juste sonné ; épuisé, essoufflé parfois sans toujours savoir pourquoi, et peu de place et d'énergie restait pour entretenir une quelconque forme de ressentiment. Malgré tout, je grandis le reste de mon adolescence en m'imprégnant malgré moi de la révolusion paternelle toujours croissante envers le monde occidental, tempérée par la bienveillance sans limite de ma famille et des personnes que je côtoyais à l'école, qui, lentement, nourrissait mon besoin de protéger nos communautés pour les années à venir.

Je n'avais plus revu de corail, et si ces dernières images, malgré toute leur magie, m'avaient hanté pendant longtemps, j'avais appris à les apprivoiser en les gardant à distance. J'acceptais ces flashes récurrents, j'avais presque appris à comprendre ce qu'ils voulaient me dire. Ils réapparaissaient lors d'évènement trop éprouvants, et venaient m'indiquer si je m'acharnais ou si j'hésitais, ils m'ordonnaient quand ralentir et quelle décision prendre. Ces flashes devinrent mes guides avec le temps, des amis un peu sévères me montrant d'une étrange façon les barrières à ne pas dépasser. Ils disparurent presque durant quelques années puis, récemment, étaient revenus avec une insistance si pressante que je n'avais plus eu qu'un seul choix possible : les suivre là où ils voulaient m'emmener. Un retour dans le temps vers mes villages nautiques d'enfant, dans l'un des seuls lieux où c'est encore possible aujourd'hui, où les coraux d'origine existent encore.

### **Balance des blancs**

Le guide entama son discours d'un ton grandiloquent : « *Nous nous trouvons au-dessus d'un ancien atoll. Quand l'homme inculte n'y voit qu'un banc de sable, l'érudit y décèle toutes les traces infimes de ce qui constituait autrefois la plus belle merveille naturelle du monde. Au début du siècle, ses flans abritaient une féerie de coraux et une faune de millions d'espèces ; le sable affleurait en surface, il n'était que temporairement submergé lors du passage de cyclones. Vous pouvez encore voir quelques squelettes de corail blanchis, des*



*villages fantômes protégés par les plus gros rochers. Plongez-vous dans ces temps révolus et recréez en vous ces couleurs, ces bancs de poissons qui scintillent, et surtout, la splendeur qui s'étend sur toute la longueur de l'atoll, puis sur des dizaines de kilomètres, dans des centaines d'atolls sur la mer de corail. Et au bout, cette île de couleurs. Pour le moment dans votre imaginaire, mais vous la verrez tout à l'heure. »*

– On l'appelle : l'Atollantide, l'atoll de l'Atlantide aux trésors engloutis, fanfaronna Coralie.

Ma fille n'était pas la seule à ne pas garder son sérieux. L'excitation à l'idée de découvrir tous ces paysages aquatiques nous agitait tous et le guide, lui, prenait une voix plus profonde à certains moments, un ton faussement dramatique qui rendait la visite un peu cocasse. Sans doute recalé de son école de théâtre, il avait on-ne-sait-trop-comment fini comme guide touristique au large du Queensland. Ses performances un peu maladroitement m'avaient aidé à reprendre mes esprits après mon accès de panique, et je lui en étais bien reconnaissant, même s'il avait une légère tendance à massacrer ce qui aurait pu faire renaître ma poésie du passé. Malgré tout, l'émotion collective restait palpable et il connaissait son sujet dans un si grand niveau de détail que son discours restait intéressant, si l'on savait faire abstraction de la forme.

*« Le corail est fragile, nous le savions... et pourtant ! Il s'est fragilisé au fil du temps, lentement, sûrement, pour mieux accueillir ses phases de destruction brusques et épisodiques. Le dioxyde de carbone se dissout, chaque jour un peu plus, crée du bicarbonate et des ions hydrogène qui rendent nos eaux acides. Le pH diminue, donc, de 8.25 à 8.111 sur les quatre derniers siècles ; c'est infime, me direz-vous, mais que nenni ! C'est suffisant pour dérégler l'ordre des choses, pour dessouder les symbioses, c'est suffisant pour que les coraux perdent leurs algues protectrices et nourricières. Zooxanthellae de leur nom, ces micro-algues coloraient nos coraux. Leurs petites têtes tentaculaires prenaient des teintes oranges, bleues, vertes, jaunes ou rouges ; ces coiffes d'arlequin qui savaient si bien danser et s'adapter aux flux et aux remous comme tout bon troubadour dans un air de musique, soudain pâlirent sous les fausses notes, car l'eau devint invivable, et là, malheur ! l'artiste haut en couleur perd sa vitalité, son énergie l'abandonne, il redevient simple mortel, sensible à toute attaque d'ions bicarbonate, à chaque vague perfide d'eau un peu trop acide. »*



– *Joli ! applaudit Coralie.*

*« Les épisodes de destructions ont plusieurs causes, ou devrais-je dire plutôt, la mise à mort de nos héros arrive sous le couperet de différents bourreaux. Les premiers bourreaux sont des changements environnementaux beaucoup trop rapides pour que la faune et la flore s'adaptent, et les blanchissements soudains arrivent lors de vagues de chaleurs marines, lorsque la température dépasse les températures habituelles de quelques degrés seulement. D'autres bourreaux sont purement mécaniques, et, oserais-je dire, ils décapitent nos troubadours : des cyclones peuvent provoquer une houle si forte qu'elle projette des pans entiers de coraux sur le rivage, des récifs de plusieurs mètres qu'on ne pourrait pas soulever à la main. Une dégradation lente et brusque à la fois, par à-coups. »*

– *On peut ainsi dire que les coraux ont disparu par vagues.*

– *Vraiment... c'est tout l'effet que ça te fait !*

– *Houle là là, si on peut plus rigoler.*

Ma fille était hilare. Si le petit numéro du guide avait fini par me faire sourire, j'étais affligé par ce manque de respect et je commençais à m'impatienter.

– *S'il te plaît, écoute plus sérieusement...*

– *Je suis tout ouïe, j'ouvre grand mes branchies.*

### **Recadrage**

Le bateau continua une demi-heure dans les atolls et s'éloigna en direction de l'île-musée alors que la nuit commençait à tomber. Une énorme enceinte de plexiglas de l'épaisseur d'un bras entourait l'île choisie par l'AMCS2 comme lieu de mémoire ; sa vitrine immaculée encerclait le passé à quelques mètres seulement des récifs, elle plongeait à pic jusque dans les bas-fonds. Des éclairages avaient été installés entre les rochers dans un agencement discret et harmonieux, pour donner à l'ensemble l'allure d'une longue couronne de corail en suspension dans l'eau, comme un château de fossiles vivants en apesanteur dans son ciel bleu profond.

Tout ressuscitait sous mes yeux. Des centaines de poissons en lente procession suivaient les courants en tournoyant ; ils formaient mes nuages oubliés aux mille facettes, comme autrefois, aux formes changeantes, aux mouvements élastiques qui maintenaient la



souplesse et la cohérence de l'ensemble. Derrière, mes villages de couleurs reprenaient vie dans la structure rocheuse. C'était mon enfance qui s'étalait devant moi, puis, graduellement, en moi, dans une mécanique de souvenirs rouillés que ces images parvenaient enfin à huiler peu à peu. Les engrenages de ma mémoire se remettaient en marche. Dans de petits à-coups et de grandes envolées, je naviguais à nouveau ces eaux dans une osmose parfaite entre mon passé et ce présent. Un doux va-et-vient entre l'intérieur et l'extérieur m'équilibrait peu à peu ; à l'intérieur de moi ces flashes adoucis me remplissaient et me réchauffaient comme des bulles remontant doucement en surface pour éclore et irradier ma tête, et à l'extérieur, des images féériques me transportaient, me portaient d'instant en instant.

Cette sensation physique d'harmonie et de chaleur, je l'avais oubliée. Aujourd'hui, tout était simple, et tout avait du sens. J'avais peur, bien sûr, de tout perdre à nouveau, et cette pensée, malgré moi, m'arrachait à ma transe et à mon euphorie. Mais il me restait une dernière étape dans mon pèlerinage à rebours, que je gardais dans un coin de ma tête tout en me rechargeant de chaleur et de couleurs.

## 28 MAI 2055, CEDAR BAY, ANCIEN VILLAGE DE PÊCHE

Longue exposition ∞ La crique – ma crique – avait peu changé. Hormis un pan de rocher sur la gauche qui s'était décroché de la falaise, un peu plus de sable qu'auparavant, et la couleur de l'eau que les algues avaient envahie. Le contact de l'eau me fit frissonner. Elle me parut d'abord plus froide, plus salée, plus collante qu'elle ne l'était en réalité. Ce plongeon si facile autrefois m'avait presque cogné une deuxième fois et l'océan me semblait presque hostile à nouveau.

Mais l'océan peut purifier autant qu'il sait frapper. Son contact salé me nettoyait de l'intérieur et achevait de délier les accrocs sur lesquels mon esprit s'agrippe et crispe si souvent. J'avais mené pendant trente ans deux luttes parallèles, l'une contre ma condition physique et l'autre contre la dégradation des forêts et des villages aborigènes, où vivent les plus anciens peuples d'Australie – des villages terrestres, à défaut d'avoir pu sauver mes villages aquatiques. Ces deux



combats avaient été une course vers moi-même, à l'intérieur comme à l'extérieur, mais dans une fuite du changement plutôt qu'une véritable reconquête de mon passé. Elle m'avait essoré et délavé, me faisant lentement perdre la couleur de mes souvenirs. Ces flashes, que j'avais pris pour des guides, pour des warnings m'indiquant mes propres excès de vitesse et les limites à ne pas dépasser, n'avaient pas été là pour me guider vers autre chose. Ils étaient revenus m'implorer infatigablement pour que je les écoute enfin : ils voulaient que je les regarde, que je les reconsidère pour guérir en ravivant mon enfance dans chacune de mes cellules. C'était absurde, je le comprenais aujourd'hui, ce n'était pas mon accident lui-même qui m'avait fait perdre la mémoire. C'était cette course hors de moi-même et hors du monde, ce refus d'écouter mes pensées, ce déni de ma douleur qui avait fini par dissoudre mes couleurs d'enfance dans l'amnésie d'un bleu profond et impénétrable. Et c'est dans ce bleu sombre, pourtant, que j'ai fini par le voir, et que ma course a pris fin.

Pendant trente ans, je me battais pour soigner un monde que j'avais connu, et je secouais mon entourage pour le faire réagir. Aujourd'hui, si c'était à refaire, je ferais le contraire : je leur insufflerais cette vague douce comme un murmure, je les appellerais à regarder en arrière et à observer, avec moi, les yeux dans les eaux, la nature disparaître pour s'en émerveiller une dernière fois. Comme notre cher guide d'hier soir, mais sans façade et sans jeu d'acteur. Je leur dirai simplement, regardez ! Regardez comme c'est beau... Accepter d'observer un monde qui meurt, ce n'est ni une résignation ni un abandon, et ce n'est pas un aveu d'échec. Là est peut-être la vraie réponse à nos questions, dans une contemplation infinie où chaque minute dure un siècle et où l'échéance s'efface. 10 secondes, inspire... 10 secondes, expire... Je me retourne dans un long geste fluide... Dans cet espace, chaque minute est belle car elle ne sera jamais plus. Alors, le temps reste en moi en suspens quand, dehors, il marche toujours en cadence, inexorable dans les transformations du monde. Il change, oui. Et à cette minute, ça n'a pas d'importance. À la minute suivante, il est déjà un peu différent. Les différences sont infimes, elles se creusent de plus en plus nettes entre mon souvenir et la réalité. Je les vois, elles continuent toujours de se creuser, infinitésimales de seconde en seconde, et à nouveau, j'ai peur



qu'elles ne me fassent perdre la tête. Mais aujourd'hui, j'ai compris, et je continue à regarder, encore et encore : pour ne pas me contenter de cette mémoire retrouvée, pour ne pas faire l'erreur de perdre les couleurs une deuxième fois. Pour associer ma pensée à ces sensations fluides, aux frottements de l'eau, pour faire rejaillir en continu ces images d'autrefois dans un contact souple et permanent au présent et dans chaque moment à venir ; pour les habituer à défiler en moi comme glissent l'eau et le temps sur ma peau ; pour simplement, relier mon corps aux souvenirs, et les inscrire, à chaque instant, au plus profond de mon cœur de corail.

– *Pa ? ... tu joues au poulpe ?*

Pour Coralie, la réalité est tout autre, et ce qu'elle voit, bien suffisant : je flotte en surface, les bras ballants. Elle me sourit :

– *On dit au revoir à tes sœurs les méduses ? Il nous reste quatre mille petits kilomètres pour rentrer.*

---

<sup>1</sup> pH réduit par rapport à sa valeur actuelle.

<sup>2</sup> *Australian Marine Conservation Society.*

# LA VAGUE DU SOUVENIR

## BENJAMIN FILDIER

Benjamin Fildier est postdoctorant au département de Géosciences de l'ENS. Il a auparavant effectué un cursus à Polytechnique puis une thèse à Berkeley, où il a étudié la dynamique de l'atmosphère et les changements hydrologiques qui accompagnent le dérèglement climatique. Sa vie californienne l'a sensibilisé à la beauté, à la force et la richesse de l'océan, et lui a fait comprendre l'importance de sa protection pour les populations côtières. De retour en France, poursuivant son envie d'équilibrer les sciences et les arts, il essaye d'écrire davantage, tout en continuant ses recherches en physique du climat.

